

Supplément au SOP n° 93, décembre 1984

LA THEOLOGIE ORTHODOXE PEUT-ELLE REpondRE
A LA RECHERCHE DE L'HOMME D'AUJOURD'HUI ?

Une interview d'Olivier CLEMENT
à la revue du Mouvement socialiste chrétien
de Grèce

Document 93.A

- Aujourd'hui, en Grèce, des communistes redécouvrent l'Orthodoxie. Il en résulte un dialogue entre chrétiens et marxistes. Est-ce vraiment possible ?
Votre opinion sur ce dialogue ?

Le dialogue entre chrétiens et marxistes semble toujours souhaitable pour une information mutuelle et un dépassement des stéréotypes. Toutefois, pour que ce dialogue soit fécond, quelques conditions me paraissent indispensables.

Il importe d'abord, me semble-t-il, que les marxistes ne fassent pas du marxisme une vision de la nature et de l'histoire qui s'affirme à la fois "totale" et "scientifiquement" garantie. Pareille vision, nous le savons maintenant par l'expérience du "socialisme réel"(que Leonardo Sciascia appelle plus justement le "socialisme irréel"), engendre nécessairement le totalitarisme; le dialogue, alors, n'a pour but que de "récupérer" les chrétiens pour favoriser la prise du pouvoir. Le secret du marxisme comme vision "totale" n'est sans doute que la volonté de puissance....

Par contre, aujourd'hui, chez certains marxistes déçus par l'expérience de ce "socialisme réel", une analyse "marxienne" souple et ouverte peut déceler le "non-dit" éthique, voire spirituel, du socialisme ("ce christianisme du dehors", disait Péguy), peut respecter l'énigme de l'homme, le caractère irréductible de la personne, et constater le silence de l'idéologie devant les situations limites de l'amour, de la beauté et de la mort. Gramsci a reconnu que la culture est la véritable infrastructure de l'histoire, et Bloch que Marx a ignoré l'âme humaine et son irrépressible mouvement de transcendance.

Ces marxistes "ouverts" s'intéressent sincèrement à Jésus comme figure de l'homme dépassant l'homme dans la double et unique ouverture au fondamental et au frère (il y a là comme l'ébauche d'une "christologie d'en bas, inductive"). Dans la scène du Jugement, au 25ème chapitre de l'évangile de Matthieu, ils découvrent le sacrement du pauvre, le pauvre comme "autre Christ",

disait s. Jean Chrysostome. Ils s'intéressent aussi à la première communauté chrétienne, celle de Jérusalem, image inductrice d'un partage radical dans l'amour, image qui n'a cessé, notamment, mais non uniquement, par le mouvement monastique, de travailler le monde chrétien, de s'opposer à ses installations et objectivations historiques. Il est légitime alors qu'ils demandent aux chrétiens d'aujourd'hui ce qu'ils ont fait du christianisme.

Les chrétiens, de leur côté, ne doivent pas tenter de "récupérer" les marxistes déçus au profit d'une religion anhistorique de la seule transcendance, qui méprise et maudit la vie au lieu de la transfigurer. Ils doivent se rappeler, retrouver, le pôle "apocalyptique" du christianisme, son génie "paraclétique", l'union indissoluble du "sacrement de l'autel" et du "sacrement du frère", le sens proprement spirituel, si fortement souligné par un Berdiaev, de la créativité humaine. Il leur faut retrouver une anthropologie biblique, proprement unitaire, et le sens de la communion ecclésiale comme ferment d'une communion humaine sans limites. Il importe, en somme, que le christianisme retrouve sa capacité de création sociale et culturelle.

La tentation, cependant, et c'est parfois, mais pas toujours, celle des "théologies de la libération", serait de séculariser le christianisme en voyant dans le marxisme sa seule expression authentique dans l'histoire contemporaine. La véritable "incarnation" serait alors le "retour" de l'humanité à elle-même par la révolution. Le marxisme réaliserait le seul contenu sérieux, non mythique, du christianisme, c'est-à-dire le rôle messianique du "prolétariat" (ou du "tiers-monde", prolétariat planétaire) et la réconciliation purement immanente de l'homme avec lui-même et la nature.

Or, plus s'aggrave le nihilisme contemporain, plus nous comprenons que l'aliénation fondamentale, d'où procèdent toutes les autres, est la mort (au sens global : la mort physique et la mort spirituelle). La mort, le néant. Par certains côtés,

le marxisme n'est qu'une fuite devant le nihilisme, et beaucoup de marxistes s'aperçoivent aujourd'hui de cela. C'est pourquoi, plus que jamais, les chrétiens doivent annoncer, vivre, rayonner la résurrection du Christ, la victoire du Christ sur la mort et l'enfer, ce grand jaillissement dans l'histoire des hommes de l'amour trinitaire et de la force bonne, seule vraiment créatrice, de l'Esprit "vivifiant". Sans oublier justement que le témoignage de la résurrection exige que nous luttons, en nous d'abord, mais aussi dans la société et dans la culture, contre toutes les formes de mort, contre toutes les formes d'esclavage, de dégradation des âmes et des corps.

Le dialogue entre chrétiens et marxistes me semble revêtir aujourd'hui en Grèce des formes originales, souvent positives, mais qui soulèvent aussi parfois problèmes et questions.

La Grèce a préservé longtemps une civilisation "post-byzantine" qui connaissait une forte vie communautaire animée par le sens orthodoxe d'une libre communion. Il y a là une mémoire, un héritage, un idéal qui facilitent le rapprochement entre chrétiens et marxistes. Retrouver l'Eglise, c'est retrouver le peuple.

Par ailleurs, l'expérience monastique grecque, forte et profonde, notamment à l'Athos, me semble revêtir un double rôle, lui aussi positif dans ce dialogue. D'une part le moine, comme le révolté, comme le révolutionnaire marxiste, étouffe dans un monde scellé par l'injustice, le mal et la mort. Mais tandis que le révolutionnaire cherche l'absolu dans l'immanence et ne fait, en définitive, que renforcer la mort, le moine cherche l'absolu dans l'absolu, passe par la mort pour devenir, dès ici-bas, un "ressuscité" et faire pénétrer dans l'histoire, venue d'"ailleurs", la force créatrice de l'amour.

L'autre aspect du rôle du monachisme, c'est de perpétuer, de renouveler sans cesse la présence de la communauté apostolique, dans la pauvreté, l'amour fraternel, le partage.

C'est de rendre toujours actuelle et exemplaire la communauté chrétienne primitive.

Les questions et les problèmes, je ne puis qu'en mentionner quelques-uns :

1/ Le risque d'additionner la "totalité" rêvée du marxisme et la "totalité" rêvée de l'Orthodoxie dans l'idéologie d'un populisme "organique", fusionnel, éthéré (une civilisation des "paroisses", une "civilisation de la communion"). Or, "qui veut faire l'ange fait la bête" et la nostalgie de totalité peut engendrer diverses formes de totalitarisme ...

2/ Une idéalisation passéiste de la civilisation byzantine et post-byzantine, proche de la terre, exemplaire de solidarité et de sens de la fête. C'est oublier que l'Empire byzantin puis l'Empire ottoman avaient aussi de solides et fort réalistes structures urbaines et administratives. Et je pense qu'une paroisse villageoise bretonne, vers 1900, avait le même sens de la solidarité et de la fête qu'une paroisse grecque de la même époque.

3/ Un anti-occidentalisme aveugle qui ignore la réalité la plus profonde de l'Occident. Orthodoxes et marxistes grecs risquent de s'user dans la vaine élaboration d'une contre-modernité : vaine parce que la marée de l'histoire la submergera ; vaine aussi parce qu'elle ne sera jamais qu'une dimension de la modernité occidentale, qui sans cesse se met elle-même en cause. Il s'agit bien plutôt d'élaborer, en collaboration avec les forces créatrices de l'Occident, une post-modernité capable d'assumer la quête et le questionnement modernes dans un christianisme pleinement divino-humain. Capable de gérer et d'orienter le savoir et le pouvoir modernes par un jeu de tensions où l'Eglise n'impose pas mais propose, où la rationalité n'est pas niée mais affinée, où le politique est limité par l'éthique, une éthique de la personne et de la communion sans cesse ravivée par l'expérience -monastique et communautaire- de l'Evangile.

4/ Le difficile passage de l'ascèse monastique qui est d'abord, et nécessairement, une ascèse de refus, de rupture, de transcendance, au combat de transfiguration dans la culture et la société. Les problèmes posés dans la première moitié de ce siècle par la philosophie religieuse russe concernant le sens spirituel de la terre, de la culture, de la créativité et de l'amour humains restent toujours irrésolus ...

- Quelle est la situation de la théologie orthodoxe aujourd'hui (en ce qui concerne par exemple les écoles de théologie) ? Les théologiens orthodoxes se sont-ils inspirés de la pensée scolastique ? Les idées des Pères de l'Eglise, de même que celles de penseurs contemporains comme Lossky ou Evdokimov peuvent-elles nous apporter quelque chose aujourd'hui ou bien appartiennent-elles au passé ? De façon générale, la théologie orthodoxe a-t-elle ou non un avenir ? Peut-elle répondre à la recherche de l'homme d'aujourd'hui, à des phénomènes comme la drogue ? L'expérience d'hommes devenus orthodoxes à l'âge adulte, venant de l'athéisme, est-elle importante ?

La théologie orthodoxe a connu, à l'époque moderne, une longue "captivité de Babylone", pour reprendre l'expression de Georges Florovsky. Elle a été pénétrée d'influences occidentales provinciales et médiocres : par exemple, ni Jean de la Croix, ni Pascal, ni Scheeben, ni même, dans son jaillissement premier, la pensée d'un Thomas d'Aquin ou d'un Bonaventure, mais la sous-scolastique des manuels. Cette influence sous-scolastique a duré longtemps, elle est sensible dans certaines "Dogmatiques" russes et grecques du 19ème et même du 20ème siècles, mais il me semble qu'elle ne s'exerce plus aujourd'hui (ce qu'on trouverait ici ou là maintenant, c'est le prestige de la pensée théologique allemande de notre époque, mélange d'érudition, de libéralisme "démystifiant" et parfois de philosophie heideggerienne ...). Le 20ème siècle me paraît surtout marqué par la re-découverte de la grande Tradition orthodoxe, patristique, byzantine, philocalique, toujours

sauvegardée d'ailleurs par la liturgie -où la pensée des Pères s'est faite doxologie-, et par les grands textes ascétiques et mystiques que les moines n'ont jamais cessé de méditer.

La synthèse néo-patristique et néo-palamite s'est réalisée entre les années 30 et les années 50 de notre siècle, et surtout dans la Diaspora russe, dont le centre se trouvait à Paris. Qu'il suffise de mentionner un Georges Florovsky, un Vladimir Lossky, un Basile Krivochéine, une Myrrha Lot-Borodine... A quoi il faut ajouter les élaborations puissantes d'un Père Dumitru Staniloaë en Roumanie et d'un Père Justin Popovitch en Serbie. Depuis, cette synthèse a porté fruit dans l'oeuvre de théologiens d'une ou deux générations plus jeunes, toujours en France, mais aussi, et de plus en plus, aux Etats-Unis, en Serbie, discrètement en Russie, enfin, mais avec beaucoup de force en Grèce : je pense, entre bien d'autres, à Nikos Nissiotis, à Christos Yannaras, à Panayotis Nellas, au Père Basile de Stavronikita.

Les directions de recherche sont multiples. Aux Etats-Unis, l'accent est mis sur l'histoire de la théologie (et notamment la continuité entre la pensée byzantine et la pensée russe, si longtemps ignorée) et sur la théologie des sacrements. En France, sur l'ecclésiologie eucharistique, la prière de Jésus, la théologie de l'icône, l'affrontement de la modernité. En Serbie et en Roumanie, tout se fait dans un dialogue, implicite le plus souvent, avec le marxisme. La théologie serbe est marquée par le slavophilisme (le Dostoïevski de l'Idiot) et un extrême anti-catholicisme ; la théologie roumaine par le désir de joindre, dans un personnalisme original, le sens du service social et une tradition philocalique renouvelée. En Grèce, on retrouve toutes ces préoccupations (l'"helléno-centrisme" remplaçant bien sûr le slavophilisme) et il me semble que s'ébauche aujourd'hui une remarquable "synthèse de la synthèse" ...

La faiblesse de la théologie néo-patristique, c'est qu'elle suppose comme allant de soi tout un ensemble de "soubasse-

ments", de présupposés, qui, justement, s'effondrent de plus en plus depuis une vingtaine d'années. L'indifférence et le nihilisme, conjugués avec les phénomènes d'industrialisation et d'urbanisation, détruisent en effet la "pré-compréhension" traditionnelle du message chrétien. La vision scientifique du monde, la "troisième révolution industrielle", le spectacle "médiatisé" de l'horreur universelle, la possibilité d'un suicide de l'espèce, les méthodes de concentration asiatiques, tout cela trouve-t-il réponse dans la pensée néo-patristique ? Que peuvent dire nos théologiens à un jeune qui se drogue, ou qui trouve dans la tendresse et la folie des corps non un péché, mais un refuge ? Que peuvent-ils dire à l'homme de la "troisième sécularisation", celle de Nietzsche et de sa postérité, qui accepte sans autre le jeu de vivre, et de mourir, dans la totale contingence du monde ? (La "deuxième sécularisation", celle de Marx, est ici bien oubliée, comme l'a bien compris un Kostas Axelos).

C'est pourquoi il me paraît urgent de reprendre les recherches des philosophes religieux russes (je pense à Nicolas Berdiaev par exemple, mais il y en eut bien d'autres, toute une postérité spirituelle de Dostoïevski !), recherches que les certitudes néo-patristiques ont rejetées dans un injuste oubli. Ces philosophes religieux n'étaient pas des théologiens patentés, universitaires, hommes d'Eglise, mais des aventuriers de l'Esprit, des laïcs venus (ou revenus) à la foi après avoir exploré les abîmes de l'athéisme et du nihilisme. Pour la plupart, ils ont connu la révolution russe, c'est-à-dire une véritable apocalypse dans l'histoire. Ils ont été ainsi amenés à élaborer une nouvelle "pré-compréhension" du Message fondée sur l'énigme irréductible de l'homme et sur une approche à la fois "apophasique" et "kénologique" de Dieu. Ils ont posé dans une perspective chrétienne les problèmes de la "fidélité à la terre" et du "sens de la chair". Ils ont montré en Dieu la liberté et la joie de l'homme. Ils ont exploré l'"homme du souterrain", découvert le Christ dans notre enfer intérieur, célébré dans un visage l'ouverture de transcendance qui nous libère de la prison apparemment illimitée du monde... Ils ont, en somme, affirmé que le véritable signe de "pré-compré-

hension", aujourd'hui, c'est l'homme lui-même, car l'homme qui devait mourir avec Dieu dépasse toujours l'homme et n'a d'autre définition que d'être indéfinissable.

La découverte de la philosophie religieuse russe, et notamment de la "sophiologie", n'a été assumée, à ma connaissance, que par une seule école de théologie orthodoxe, l'école polonaise, longtemps animée par le Père Jerzy Klinger. Ce n'est pas un hasard : la pensée chrétienne de Pologne, catholique aussi, a pris au siècle dernier un caractère prophétique et "johannique" très convergent ...

La philosophie religieuse russe a besoin d'être, non dénoncée comme "hérétique" (les procès en hérésie font les délices d'une certaine théologie néo-patristique), mais rectifiée, équilibrée, insérée dans la Tradition qu'elle aiderait alors à redevenir prophétique et créatrice. Ce rapprochement entre philosophie religieuse d'une part, synthèse néo-patristique de l'autre, a été remarquablement amorcé par Paul Evdokimov, et c'est ce qui fait l'importance et l'actualité de son oeuvre.

Un travail semblable s'ébauche aujourd'hui en Russie, malgré l'étouffement grandissant de la pensée, dans la nouvelle intelligentzia chrétienne. Beaucoup de jeunes intellectuels, grandis dans l'athéisme, et dont les parents sont eux-mêmes athées, découvrent l'Orthodoxie par la lecture de Dostoïevski et des philosophes religieux, puis s'insèrent dans la tradition patristique et philocalique. Leur expérience du nihilisme est encore plus décapante que celle des grands penseurs du début du siècle. Un de leurs porte-parole les plus intéressants est Tatiana Goritcheva, exilée par le régime soviétique il y a trois ou quatre ans, et qui vit maintenant en France.

Déjà, le nouveau roman chrétien russe (chrétien explicitement ou implicitement) apporte une "pré-compréhension" renouvelée de la personne, de l'amour, de la résurrection. Je pense au Jivago de Pasternak, aux romans et à l'Archipel de Soljénitsine

(mieux vaut laisser de côté les déclarations politiques que celui-ci a faites en Occident), aux récits ou essais d'un Siniavski et d'un Maximov ...

Pour débloquer la synthèse néo-patristique et néo-palamite qui, autrement, risque de "tourner à vide" en s'admirant elle-même, loin de la vie, il nous faut donc intégrer dans la Tradition, par elle retrouvée, les intuitions prophétiques de la philosophie religieuse russe et de l'expérience russe, serbe et roumaine contemporaine. Mais quelques autres conditions me semblent indispensables :

1/ Il importe de retrouver l'inspiration biblique et évangélique des Pères. La pensée des Pères, constitue, pour le meilleur, une immense herméneutique de la Révélation, de la présence et de l'action du Christ ressuscité. Il nous faut donc goûter directement la saveur de la Bible et de l'Évangile, unir le style d'interprétation des Pères et les apports incontestables de l'exégèse contemporaine. De ce point de vue me paraît exemplaire la recherche d'un Jean Zizioulas, à la jointure de l'Écriture et de l'expérience ecclésiale primitive.

2/ La liturgie prolonge pour l'ensemble du peuple de Dieu le même effort d'interprétation. Il faudrait donc, d'une part, libérer la liturgie byzantine de certaines expressions contingentes (liées par exemple à l'antisémitisme ou au "constantinisme"), et reprendre discrètement d'autre part un processus créateur en donnant capacité d'expression à notre siècle tragique, nocturne, mais dépouillé jusqu'à l'essentiel et plein, bien plus qu'on ne l'imagine, d'une sainteté renouvelée ... Le premier millénaire a connu une incessante création liturgique, une vague recouvrant l'autre et la plongeant le plus souvent dans l'oubli... Au second millénaire, la liturgie a été "sur-sacralisée" et immobilisée sauf quelques exercices de rhétorique pieuse. Notre époque, pourtant, a prouvé qu'elle pouvait créer (cf. la "Prière pour les morts", élaborée à St-Job de Potchaev, où l'on prie pour les suicidés, pour les morts sans repentir, disparus dans les

grands massacres du siècle ; la prière pour "consoler le Conso-
lateur", qui circulait en Russie dans les années 60 ; l'acathiste
roumaine du "Buisson Ardent", qui résume pour aujourd'hui la voie
hésychaste ; la prière pour la fête du travail rédigée au Liban
par le métropolite Georges Khodr', etc ... Quant au peuple grec,
il a montré à l'époque turque une grande capacité de création
para-liturgique, notamment dans les "mirologues" de la Vierge ...).

3/ La Tradition, si elle est ouverte, tournée vers la
transfiguration universelle, doit promouvoir une évangélisation
de la culture et de la société. Pour éclairer l'histoire, nous
avons à élaborer une dialectique d'incarnation, une dialectique
de l'homme respecté dans toutes ses dimensions, -de terre, mais
aussi de ciel-, sociale, économique, mais aussi de jeu, de beauté,
d'adoration. Une dialectique dont le coeur ne peut être que la
personne en communion. Nous avons besoin d'un Solidarnosc ortho-
doxe ! Comme le disait Ignace IV d'Antioche lors de son passage
à Paris, il nous faut aller plus loin que Marx, Nietzsche et
Freud : par une libération non seulement sociale mais intégrale,
par une création qu'illumine la joie du Royaume, par un désir
enfin arraché à la mort !

4/ Il nous faut trouver un langage nouveau, direct,
concret, paraboles pour le 3ème millénaire, un langage pour
"ceux du dehors" et presque tous, aujourd'hui, surtout parmi les
jeunes, sont "du dehors" (et tant mieux ! C'est d'une âme fraîche
qu'ils découvriront l'insolite de l'Évangile). La théologie néo-
patristique s'est élaborée pour "ceux du dedans". Aujourd'hui,
elle est à peu près inintelligible à "ceux du dehors". Il faut
parler autrement. Il nous faut parler de l'amour, de la mort, de
la résurrection. De la beauté et des visages. De l'angoisse et de
la joie. De la liberté et de la vie. De l'extraordinaire dans
l'ordinaire. Du surréel dans le réel. La théologie sera une
poétique ou ne sera pas (ou plutôt ne sera plus qu'un divertisse-
ment pour bourgeois de l'esprit). Une poétique vraie, où l'on
"respire l'Esprit". C'est pourquoi je salue avec reconnaissance
le dernier ouvrage de Christos Yannaras : L'ABC de la foi, bien

que, par ailleurs, je ne partage pas sa diatribe contre l'homme occidental (je suis, et j'entends bien rester, un "homme occidental" ; je suis aussi un homme méditerranéen ; j'essaie, tant bien que mal, d'être un chrétien orthodoxe. Tout cela donne un métissage assez douteux. Que mes amis grecs me pardonnent !).

5/ Il faudrait enfin cesser de penser l'Orthodoxie contre, et notamment contre l'Occident, contre le Catholicisme. Trop de théologiens orthodoxes contemporains sont devenus des Don Quichotte qui pourfendent des moulins à vent, je veux dire un Occident, une Europe imaginaires (en oubliant d'ailleurs que l'Europe ne s'identifie pas à l'Occident). Le temps est venu de tenter de comprendre l'autre dans son altérité même, avec un peu d'amour désintéressé, et non avec la volonté préalable de le disqualifier. Le temps est venu de comprendre pour être compris et pouvoir ainsi témoigner de l'essentiel, un essentiel auquel il nous faut nous-mêmes, sans cesse, nous convertir. Le temps est venu de pardonner et de demander pardon. (Pour la Pentecôte 1984, une immense foule de pèlerins occidentaux est allée, à Jérusalem, demander pardon au patriarche orthodoxe, qui l'a bénie en disant : "C'est le plus beau jour de ma vie". A travers le lyrisme oriental, quelque chose s'est cherché -et c'est cela que nous devons chercher ...).

Sur tous ces points, l'Eglise orthodoxe qui me semble aujourd'hui la plus créatrice (mise à part l'Eglise russe où tant de choses s'élaborent que nous ne connaissons pas ; et, bien entendu, le courant néo-orthodoxe en Grèce, mais sur ce point, c'est vous qui devez m'instruire !) pourrait bien être le Patriarcat d'Antioche. Service social, en perspective sacramentelle, du Mouvement de Jeunesse Orthodoxe, et réflexion pédagogique originale capable d'éclairer la psychanalyse par l'ascèse traditionnelle, elle-même ainsi purifiée. Intérêt passionné du Patriarche et de certains de ses évêques pour une expression liturgique renouvelée. Réflexion oecuménique sans relativisme, mais en profondeur, avec reconstitution progressive de l'unité antiochienne. Dialogue sur le fond avec l'Islam, qui exige de repenser d'une manière plus

"sémitique" certaines expressions théologiques. Ouverture au mouvement révolutionnaire du Tiers-Monde, l'inspiration venant de la non-violence évangélique. Ouverture aussi aux poètes, aux artistes, qui tentent d'exprimer la "passion" d'un peuple ... Ignace IV, Georges Khodr' ont été formés à Paris, à l'Institut St-Serge. Ils unissent la solidité de la synthèse néo-patristique et le caractère prophétique de la philosophie religieuse -et c'est pour répondre aux problèmes les plus déchirants de la civilisation contemporaine ...

En puisant dans la source évangélique nous dégagerons l'esprit des Pères d'un contexte historique révolu. Cet esprit, nous tenterons de lui donner force dans un univers qui n'est plus celui de Ptolémée, de la médecine stoïcienne, de l'anthropologie manichéenne, mais celui d'Einstein et de Prigogine, de Lacan, de Marx et d'Hayek, des "trous noirs" dans le fond sans fond du cosmos comme dans le fond sans fond de notre âme. Qui n'est plus le seul monde méditerranéen, mais la planète, avec ses idéologies et ses religions, avec l'Inde et la Chine et l'Afrique et toutes les Amériques !

Ceci dit, la pensée des Pères reste notre constante référence : pensée à la fois spéculative, liturgique, scripturaire et sociale (avec, dans ce dernier domaine, une hardiesse qui nous libère de tout immobilisme -car "la terre n'appartient qu'à Dieu"). Les Pères ont métamorphosé la conceptualité hellénique au creuset de la révélation biblique pour exprimer au plus haut niveau, celui de la vie trinitaire, le mystère de la personne et de l'amour (c'est un point que Vladimir Lossky a remarquablement mis en lumière). Ils ont montré dans l'incarnation de Dieu et la déification de l'homme le sens même de la création (je pense notamment aux puissantes synthèses christologiques de Maxime le Confesseur). Le Verbe, ont-ils dit, assume l'entière humanité, il nous rejoint au plus tragique de notre condition ("Dieu a souffert la mort dans la chair") pour vaincre, humainement aussi, la mort et l'enfer et nous communiquer l'Esprit "vivifiant" : nous sommes loin ici de toute conception terroriste de Dieu, de toute conception

doloriste du salut. La gloire divine (ce que Palamas devait nommer les "énergies") atteint et transfigure la matière même, comme le souligne la théologie de l'icône, fondement d'une possible évangélisation de la culture. La beauté est un nom divin, devenu en Christ divino-humain, et c'est elle, dit Denys, qui "produit toute communion". Je pourrais continuer longtemps, je mentionnerai seulement l'approche du mystère par l'antinomie apophasique de l'Inaccessible et du Crucifié, et la prière pour le salut universel, attestée de Grégoire de Nysse à Denys l'Aréopagite et Isaac le Syrien. On ne peut pas être orthodoxe sans s'imprégner de l'esprit des Pères.

D'ailleurs, il y a eu des "Pères" à toutes les époques (tout le monde sera d'accord pour Palamas, Cabasilas et Serge de Radogène au 14ème siècle). Et la vocation des Pères n'est pas d'avoir des fils qui les répètent mais qui les continuent fidèlement, c'est-à-dire à la fois semblablement et autrement -pour devenir pères à leur tour. Toute paternité théologique, ecclésiale, s'enracinant dans la Paternité divine, sacrificielle et libératrice, qui donne l'Esprit.

- Que pensez-vous de la présence des chrétiens dans les problèmes sociaux et dans la politique en général ?
Est-il bon de se définir comme chrétien dans l'action politique ?

La présence des chrétiens dans la société est un fait. Ce fait ne doit pas rester stérile, paralysé par la peur, l'indifférence, le conservatisme. Mais il faut d'abord comprendre que l'action de présence des chrétiens revêt nécessairement des formes multiples.

Globalement, aujourd'hui, le christianisme, s'il a le courage et la force d'annoncer Dieu comme la liberté, la joie, le sens et la résurrection de l'homme, travaille à guérir la névrose spirituelle dont souffre notre civilisation rongée par le néant, névrose qui donne un aspect paroxystique et idolâtre à l'exercice

actuel de la politique, et un aspect quasi-suicidaire à la déception que produit inévitablement pareil exercice ... Rien n'est plus important pour la santé profonde d'une société que la présence en elle d'hommes et de communautés qui la dépassent et la font comme respirer au-delà de ses conditionnements et de ses fatalités, par une poétique, une symbolique et finalement une expérience de la transcendance.

Vient d'abord, dans cette perspective, le rôle des moines (et de tout homme de prière et de contemplation, serait-ce un malade dans un hôpital, une petite fille ou un vieillard inconnus). Les moines, et les âmes monastiques, sont les prophètes et les témoins d'un "royaume" de non-mort, d'une existence qui n'est plus "être-pour-la-mort" mais "être-dans-la-résurrection". Parmi eux apparaissent des "pères" qui n'exercent pas un pouvoir contraignant mais une autorité libératrice. Autorité vient du verbe latin qui signifie : "faire grandir" -savoir déceler toute vie pour la faire grandir toute. Là se trouve enfin surmontée la dialectique du maître et de l'esclave, qui a fait de la plupart des occidentaux modernes des orphelins révoltés ...

Viennent ensuite les communautés ecclésiales dont la prière, comme celle des moines, couvre le monde. Ces communautés (les paroisses par exemple, ou les groupes de jeunes chrétiens dans les universités), devraient être les lieux d'une beauté pacifiante, d'un accueil et d'une amitié désintéressés, d'une entr'aide poussée jusqu'à un réel partage social. Dans une société menacée de désintégration (de la matière et des âmes) et souvent cancérisée (par les mégapoles de solitude, drogue et violence, les favellas affamées, les métastases du "Goulag" ...), les communautés chrétiennes doivent devenir des lieux de réintégration eucharistique, où l'homme fait l'apprentissage d'une autre relation, liturgique si l'on veut, avec les êtres et les choses, des lieux où s'ébauche la communion et d'où elle se diffuse. Les hommes doivent en sortir plus consciemment responsables pour assumer leurs tâches politiques et sociales. Si la "civilisation de la communion" est notre utopie, elle doit trouver

dès maintenant son topos exemplaire, et combien réconfortant, dans la communauté ecclésiale.

En troisième lieu agissent discrètement ceux que j'appellerais les "ravaudeurs" de l'existence. Tous ceux qui, dans la vie quotidienne, refont inlassablement le tissu de l'existence usé par l'entropie, déchiré par les forces du néant. Tous ceux qui sont capables de vraie bonté, une bonté non-idéologique, une bonté qui communique le "courage d'être". Ce sont ces justes secrets dont Abraham discutait avec Dieu et sans lesquels le monde n'existerait pas.

"Entourés d'une telle nuée de témoins", certains, dans l'exercice de leur sacerdoce royal et prophétique, doivent s'engager directement dans la politique.

Il leur appartient de poser une exacte appréciation, un juste discernement, des relations entre le spirituel et le temporel (c'est la première forme de sécularisation, et elle est indispensable). Le spirituel limite le temporel, il doit aussi l'inspirer. Un christianisme "post-idéologique" limite le champ du politique, exprime, face à l'Etat, la société civile dans ses plus hautes valeurs et sa capacité d'autogestion (à commencer par la famille), préserve l'espace de la liberté de l'esprit en distinguant le Royaume de Dieu et le Royaume de César -s'il le faut par le martyre. Un christianisme "post-idéologique" est, par définition, non-totalitaire : l'idéologie explique et réduit, le christianisme découvre en l'homme une personne irréductible, inexplicable, qu'on ne peut approcher que dans une attitude de respect inconditionnel. Les chrétiens doivent donc défendre la démocratie comme "Etat de droit" : le droit est un "filet de sécurité" qui assure le respect des personnes. L'effort pour multiplier les situations de communion -ou, du moins, de communication vive- ne peut être infra-juridique, mais bien supra-juridique. De même, dans l'ascèse individuelle il faut être nomikos avant de devenir pneumatikos ! L'Eglise pourrait bien être aujourd'hui la seule véritable garante des droits de l'homme,

puisque l'homme, au-delà des conditionnements de "ce monde", est l'inexpugnable "image de Dieu".

Dans ces perspectives, il nous faut préciser cette dialectique d'incarnation que j'évoquais tout à l'heure, en nous donnant les instruments intellectuels indispensables pour agir d'une manière lucide et réaliste dans les domaines économique, social et politique. En précisant clairement les présupposés éthiques et spirituels de notre réflexion : la recherche d'une libération globale de l'homme, puisque "le sabbat est pour l'homme et non l'homme pour le sabbat" (et "sabbat" peut vouloir dire ici production, argent, technique ou Etat ...); la tension toujours renouvelée vers l'initiative responsable et la libre communion dans les différents contextes sociaux.

Il serait important que des mouvements chrétiens, inspirés par la vie ecclésiale, prennent en charge, à leurs risques et périls, des problèmes concrets : je pense à la violence juvénile, à la condition hospitalière, militaire ou carcérale, à des écoles ou coopératives villageoises, à des centres d'animation culturelle, à la drogue, à l'avortement ... Déjà, en Grèce, le Mouvement socialiste chrétien assure une présence d'Eglise dans les universités. C'est une attitude qui doit se multiplier, peut-être en s'appuyant sur un monachisme urbain renouvelé ...

Simultanément, des chrétiens doivent travailler dans les "soubassements" culturels de la société. Il y a une "généralité" de l'Esprit qui devrait se déployer. Depuis deux siècles, trop de prophètes, trop de créateurs de vie, de justice et de beauté ont dû s'opposer à l'Eglise au lieu de s'y enraciner. Cet exil doit s'achever. Dans beaucoup de pays orthodoxes, Russie, Roumanie, Grèce, Liban, des artistes trouvent à nouveau dans l'Eglise la communion de la terre et du ciel. Le vrai prophétisme est sacramentel.

Dans toutes ces actions, les chrétiens "post-idéologiques" peuvent collaborer avec des humanistes eux aussi "post-idéologiques", par exemple, pour revenir à la première question, des marxistes ouverts, non-totalitaires ...

Cependant, il est bon, je crois, que des chrétiens, aujourd'hui, s'engagent comme tels dans l'action politique. Sinon on pourra dire d'eux qu'"ils ont les mains pures, mais qu'ils n'ont pas de mains". Le monde nous regarde. Nous avons d'abord à manifester une approche originale du politique, tenu par nous pour une superstructure du culturel, qui lui-même ne se renouvelle que par l'Évangile. Nous avons, d'autre part, des combats "idoloclastes" à mener et des propositions positives à faire. Ce qu'on attend de nous, je crois, c'est une parole, un exemple, un service qui viennent de plus loin que le politique et l'éclairent. Face à tant de haines, une parole d'accueil et de pardon réciproques, où chacun se sente compris pour le meilleur. Face à la précaire frénésie de consommation, cette "boulimie des angoissés", une parole d'ascèse, d'abstinence, pour un vrai partage avec le Tiers Monde. Face à la dénaturation de la nature par une technique devenue à elle-même son propre destin, une parole de respect, de sympathie, de transfiguration pour "notre soeur, la Terre-Mère". Face aux risques et aux promesses de la "troisième révolution industrielle", une parole pour rappeler qui est l'homme, quelles valeurs le font tel, à quel niveau de créativité et de pensée il doit se placer quand les machines assument le labeur mécanique et répétitif non seulement de ses mains mais de son intelligence. Face à la "société du vide", une parole de sens et de joie. Face aux terreurs de l'an 2000, l'ouverture concrète des voies de l'espérance et de la vie.

Pareil engagement proprement chrétien dans le politique, mais aussi dans ce qui le dépasse et ce qui le précède, me paraît aujourd'hui le prélude possible d'une recomposition sociale et culturelle ...